L’Avenir

Lucien Pemjean

5 mars 1882

Souvent, en regardant à l’horizon noirâtre,
Les rayons du soleil tomber en gerbes d’or,
Je me suis dit : Tel est, ô nature marâtre,
Le symbole imposant d’un peuple qui s’endort.

Je me suis dit : Ainsi que cette voûte immense
Dont l’éclat radieux s’efface tristement,
Son âme s’assombrit, et le doute commence
À secouer son cœur d’un long frémissement.

La mère, se penchant sur la couche adorée
Où, souriant, sommeille un enfant rose et blond
Sent les larmes gonfler sa poitrine ulcérée
Et maudit l’avenir suspendu sur son front.

L’Avenir !… quel qu’il soit, ô fils du prolétaire,
C’est pour toi l’esclavage humiliant et dur,
C’est le labeur sans fin, sans trêve salutaire,
Et la privation de bien être et d’azur.

C’est la férocité du despote de l’offre ;
Disant, quand tu t’es bien épuisé sous son toit :
« Voilà bientôt vingt ans que tu remplis mon coffre,
« Je suis riche aujourd’hui, tu peux rester chez toi. »

Alors, c’est le chômage et l’horrible famine
Plantant ses doigts crochus dans ton corps amaigri.
C’est la démangeaison sale de la vermine
Qui dévore la peau sur un grabat pourri.

C’est aussi la terreur de la loi meurtrière
Qui dit à l’être humain d’armer son bras puissant
Pour aller, sur un signe, assassiner son frère,
Ou dans quelque charnier verser son noble sang.

Tel est ton avenir, forçat de la machine
Qui donnes aux oisifs opulence et renom :
Sous le joug des rentiers toujours courber l’échine ?
Mourir par la disette ou bien par le canon !

Aussi quelle épouvante envahit ta pauvre âme,
Mère, qui sur ton cœur presses ton cher trésor,
Quand tu songes, devant la perspective infâme,
Qu’un jour il deviendra la pâture du sort !

Et toi, brave ouvrier dont la main fécondante,
Creusant, limant, forgeant, produit soir et matin,
Quel dégoût sens-tu naître en ta tête grondante,
En comparant ton œuvre à ton affreux destin.

« Est-ce là, te dis-tu, cette sainte justice
« Dont on évoque tant l’image à l’horizon ?
« J’ai beau ciseler l’or, prodiguer la bâtisse,
« Je n’en ai jamais plus de pain ni de maisons.

« J’ensemence les champs de ma sueur fertile ;
« Je fouille jusqu’au fond des entrailles du sol ;
« Et, livrant au métier la matière textile,
« J’habille l’univers des pieds jusques au col.

« Tout ce qui se construit sous la voûte qui tonne,
« Donjon, temple, château, palais, dôme géant,
« Tout ce qui resplendit tout ce qui nous étonne,
« C’est moi, travailleur, qui le sors du néant.

« Et, pourtant, attelé comme un bœuf à la peine,
« Sentant mes reins frémir sous l’horrible aiguillon,
« Jamais un doux moment ne vient calmer ma haine,
« Jamais sur mon front noir ne passe un gai rayon. »

Allons, fiers compagnons de bagne et de misère,
Plus de plainte stérile et plus de vain sanglot !
Sous les déchirements du fouet qui nous lacère
Unissons nos efforts et remontons à flot.

Nous tous, les meurt-de-faim, les gueux, les hommes rouges,
Spectres faisant trembler la sourde ambition,
Comptons-nous et sortons de nos sinistres bouges
Pour faire triompher la Révolution.

Alors, quand paraîtront à l’horizon d’albâtre
Les rayons du soleil montant en gerbes d’or,
Je me dirai : Tel est, ô nature marâtre,
Le symbole éclatant d’un peuple grand et fort.

LUCIEN PEMJEAN.

Bibliothèque anarchiste

Lucien Pemjean
L'Avenir
5 mars 1882

extrait le 11 novembre 2026 d'*Archives autonomies*, tiré du n°4 du *Droit social*
Le Droit social, publié à Lyon de février à juillet 1882, est le deuxième journal anarchiste de l'histoire de France.

bibliotheque-anarchiste.com